

A vibrant yellow rubber boot is the central focus, filled to the brim with a bouquet of fresh daisies. The bouquet includes several white daisies with bright yellow centers, interspersed with solid yellow daisies. The boot is positioned against a textured, light blue wall that shows some signs of wear and discoloration at the bottom. The ground in the foreground is dark and appears to be asphalt or concrete. The overall composition is clean and visually appealing, with a strong color palette of yellow, white, and blue.

MARIE-HAUDE
MÉRIGUET

LES PAS DE CÔTÉ

ROMAN


CHARLESTON

MARIE-HAUDE MÉRIGUET

LES PAS DE CÔTÉ

La vie de Zola, trentenaire établie à Paris, est un labyrinthe dans lequel elle prend toujours la mauvaise direction. Surtout depuis *l'accident*. À côté de ses sœurs aînées, le Miracle et la Parfaite, elle reste la Vilaine. Celle qui n'aurait pas dû naître. Celle qui ne fait rien comme les autres.

Un soir, à l'approche des fêtes de Noël, alors que Zola broie du noir, Yvonne croise sa route. Elle a 80 ans et une soif de liberté contagieuse. Mais Yvonne a aussi un secret. Un secret qui va les mener jusque dans un coin isolé du monde, au cœur d'une nature éblouissante de beauté, où le destin leur réserve encore bien des surprises.

Porté par une écriture sensible, ce roman magistral est une ode à l'amitié, à la liberté et aux pas de côté qui nous guident vers de nouveaux chemins.

« BEAU, ÉMOUVANT, ADDICTIF.
UNE LECTURE QUI M'A TRANSPORTÉE
DU DÉBUT À LA FIN. »

Laura, de @laphumedelau

ISBN : 978-2-38529-419-9

19,90 € Prix TTC France



9 782385 294199

Rayon : Littérature française
Photographie : © Getty Images
Design : Raphaëlle Faguer



FABRIQUE
EN FRANCE



éditeur
écoresponsable


CHARLESTON

www.editionscharleston.fr

LES PAS DE CÔTÉ

© Charleston, une marque des éditions Leduc, 2025
76, boulevard Pasteur
75015 Paris – France
www.editionscharleston.fr

ISBN : 978-2-38529-419-9
Maquette : Patrick Leleux PAO

Pour suivre notre actualité, rejoignez-nous sur Facebook
(Éditions.Charleston), sur Instagram (@editionscharleston)
et sur TikTok (@editionscharleston) !

Charleston s'engage pour une fabrication écoresponsable ! Amoureux des livres, nous sommes soucieux de l'impact de notre passion et choisissons nos imprimeurs avec la plus grande attention pour que nos ouvrages soient imprimés sur du papier issu de forêts gérées durablement.

Marie-Haude Mériquet

LES PAS DE CÔTÉ

Roman



*Le printemps reviendra et le ciel bleu s'étale,
Pour qu'un oiseau se pose au bord de notre mal,
Pour que dans l'ombre immense une clarté s'installe
Et que le cœur, enfin, sente un bonheur total.*

Anna de Noailles, « L'Espérance »,
in Les Forces éternelles

ZOLA ATTEND QU'ON VIENNE la chercher. À l'accueil, on lui a dit de patienter. Elle est retournée dans le sas d'entrée, sous l'air chaud que souffle une bouche incrustée dans le faux plafond. C'est agréable, une caresse, elle pourrait s'endormir si les portes restaient closes. Mais il suffit d'un geste pour qu'elles s'ouvrent. Une respiration, une pensée, rien du tout, vraiment, et les baies vitrées se décollent l'une de l'autre dans un bruit de suction.

Alors Zola sent l'hiver poser sur ses joues sa griffe gelée. Les flocons de neige tombent dru du ciel flou, et leur rencontre avec le sol les froisse comme des miettes de soie.

J'ai du souci à me faire, songe-t-elle.

C'est vendredi, il n'est pas midi, et elle est ici. Elle ne prend pas encore la pleine mesure de ce qu'elle a fait. Elle *sait* que c'est grave, mais elle ne le ressent pas physiquement. Lorsque enfin elle sera sortie du curieux engourdissement qu'elle a ramené de Paris, la situation

lui apparaîtra, trop claire, criarde, problématique. Elle n'est pas pressée.

Les deux pans de verre se rejoignent à nouveau et la chaleur remplit l'espace. Zola est en apnée. Ne pas bouger, pour que les portes restent l'une contre l'autre. L'oxygène vient à lui manquer alors elle prend une grande goulée d'air et les vitres s'ouvrent sur la longue allée d'érables qui ont donné leur nom à l'établissement.

L'Ehpad des Érables. Il y en a quinze de chaque côté du chemin qui mène à l'accueil, immenses, et l'été, leurs feuillages copieux s'entremêlent comme s'ils appartenaient au même arbre gigantesque à quinze troncs. À présent, Zola ne distingue qu'eux. Quinze colonnes sombres décapitées par un nuage géant venu embrasser la terre. Les arbres l'ont toujours calmée. C'est peut-être leur majesté tranquille. Sûrement leur âge. Ils n'ont pas besoin de s'agiter pour prouver qu'ils existent, comme le font les humains. Les arbres sont immobiles et ça ne les empêche pas d'être ce qu'ils sont voués à être, avec puissance, avec grâce. Ces érables sont là depuis longtemps, ils lui survivront. En les observant, Zola a l'impression que ses erreurs sont insignifiantes.

Elle devrait être à son travail. Il n'y a pas une heure, elle le quittait, un peu honteuse, impatiente de se soustraire aux regards médusés de ses collègues. Elle n'a pas eu la force de retrouver les murs de son appartement en pleine journée : cela aurait attesté de l'accident. Paris l'a tentée deux secondes. C'est une journée d'hiver sans ciel, et la ville, ce matin, était lasse. Même les lumières de Noël échouaient à l'extirper de sa somnolence. Il régnait un calme pur, comme souvent juste avant la neige. Cela aurait pu être un bon jour pour se perdre dans la capitale, mais Zola a laissé ses pieds

choisir. Ils ont marché jusqu'à la station de RER. Elle s'est retrouvée dans le train, à la fois fière et troublée, les idées en vrac. Au huitième arrêt, elle est descendue, puis elle a marché jusqu'aux Érables pour aller voir son père. Une autre chose incompatible avec les vendredis normaux.

Dans sa poche, son téléphone vibre. Zola n'y touche pas. À cette heure-ci, elle ne voit que deux possibilités : c'est sa sœur, Victoire, ou ses collègues qui, à l'agence, sont encore sous le choc et s'affolent d'ignorer où elle est partie. Zola ne veut avoir aucune de ces conversations pour l'instant.

Dans son dos, une voix douce qu'elle connaît bien l'appelle.

— C'est une bonne surprise de vous voir un jour de semaine ! se réjouit Léa Nakache, médecin responsable de l'Ehpad des Érables.

— J'ai pris ma journée, ment Zola.

Le Dr Nakache la félicite, le repos en fin d'année, c'est précieux.

Elles échangent un sourire.

— Ça fera du bien à votre papa de vous voir, la matinée a été un peu rude.

Zola se demande si son père souffre. Lorsqu'on est atteint d'Alzheimer, on ne raconte pas. D'après son docteur, l'état d'Antoine est stable, comme la dernière fois. Géraldine, l'infirmière, attend Zola dans la salle télé. Cette dernière se guide toute seule dans le couloir, elle sait où aller, elle vient tous les samedis depuis un an.

Sauf qu'aujourd'hui, c'est vendredi. Le dernier avant Noël. Antoine n'en a aucune idée. Zola se demande à quand remonte la dernière fois que son père a su quel jour on était.

Quand Maman était vivante.

Avant le départ de Quentin.

Quand j'avais encore un travail.

Il vaut mieux penser à autre chose.

Géraldine l'accueille au bout du couloir chargé des relents de cantine moite. Géraldine sourit, Géraldine est gentille, toujours accueillante, elle fait à Zola l'effet d'un gros édredon dans lequel on s'enfonce par une nuit glaciale. Voir Géraldine, rien que la voir, c'est toujours réconfortant. C'est elle qu'Antoine préfère.

— Vous pouvez y aller, chuchote l'infirmière en désignant la salle télé.

Avant d'entrer, Zola s'arrête et fouille la pièce du regard pour y trouver son père. C'est un grand salon aux murs roses que les années ont rendus gris. Dans le coin gauche, un poste de télévision est suspendu au plafond et, devant lui, des fauteuils en faux cuir vert olive, aussi fatigués que les murs, sont disposés par rangées de quatre ou cinq. Quatre pensionnaires y sont installés, dont deux que le sommeil fait pencher un peu plus à chaque expiration. L'autre moitié de la pièce est occupée par quelques tables vides, à l'exception d'une seule, où une infirmière fait face à deux femmes recroquevillées. De derrière, on ne distingue que deux dos sans têtes. Elles sont en train d'assembler un puzzle.

Antoine est assis dans l'un des fauteuils verts mais, au lieu de lever les yeux vers la télé, il fixe le vide devant lui. Ses joues semblent plus creuses que la dernière fois, elles tombent, comme ses épaules avachies dans son grand pull en laine. Un tout petit papa, pâle résidu d'un homme qui s'évapore. Zola est contente de le voir, Zola a mal de le voir. Sa gorge se serre, elle respire difficilement. Son espèce d'asthme vient encore la tourmenter.

Elle incline la tête à l'attention de Géraldine pour lui signifier qu'elle se débrouillera à partir de là. À pas feutrés, comme dans la chambre d'un bébé qu'on ne veut pas réveiller, elle avance jusqu'à son père et d'une main qu'elle fait aussi légère qu'une plume, elle effleure le bras d'Antoine.

— Papa, c'est moi, Zola... Ta fille.

C'est con, se dit-elle à chaque fois qu'elle prononce cette phrase. « Zola », répète-t-elle comme un point final. Lorsqu'il est arrivé aux Érables, il la reconnaissait. À l'époque, il y a à peine plus d'un an, il restait à Antoine un socle de souvenirs qui survivaient à tous ceux qui, déjà, s'étaient envolés : il identifiait ses filles, il se rappelait son épouse, et le métier qu'il avait exercé.

— J'ai eu envie de te rendre visite, Papa, murmure-t-elle.

Ce à quoi Antoine, candide, répond « Ah, oui ». Il a l'air d'attendre la suite.

Zola répète :

— Je suis ta fille, et celle de ta femme, Aline.

Il faut être explicite quant aux liens qui unissent ses proches à Antoine. Sans quoi il peut s'inquiéter et même, parfois, être gagné par la panique.

— Ah ! exhale-t-il, intéressé par cette nouvelle.

Ses yeux retrouvent un peu de la vigueur des bons jours.

— C'est très gentil, dit-il en posant sa main sur celle de Zola.

Un silence, puis :

— Et alors, tu as quel âge maintenant ?

Il lui tapote le dos de la main.

— Trente-deux ans, répond Zola.

Chaque jour où elle est de service, Antoine demande son âge à Géraldine et ne le retient jamais. Il le demande

à Victoire et il le demande à Zola, comme on le fait avec les enfants qu'on n'a pas vus depuis longtemps.

— Et toi, tu as quel âge, Papa ?

Antoine observe le plafond, à droite, à gauche, promène l'ombre de son regard dans les recoins de la pièce et le ramène sur sa fille. Il hausse les épaules, il ne sait pas, et quand leurs yeux se rencontrent, ils se sourient. Dans le silence qui suit, Zola observe son père. Il lui fait le même effet que les arbres. Son immobilité est inéluctable, il est hors d'âge et hors de portée des tracas humains. Plus rien n'est grave lorsqu'on oublie tout. À part le vide, car il est devenu la seule promesse d'Antoine.

— Elle est où ? interroge-t-il.

— Qui ça ?

— Aline.

C'est l'autre question favorite d'Antoine. Zola sent sa poitrine se comprimer. Elle lui en veut un peu, quand même, de lui demander une chose pareille. À chaque fois, il faut répéter « Maman est morte ». À chaque fois, il faut revivre cette réalité-là. Alors Zola n'y répond pas à tous les coups. Parfois elle s'épargne, et lui avec, à qui elle n'a pas envie de rendre ce souvenir qui n'est que douleur. Elle le contemple, se laisse attraper par ces yeux qui la regardent depuis qu'elle a vu le jour. *N'empêche, Papa, tu as de la chance d'avoir oublié*, pense-t-elle.

— J'ai perdu mon travail, Papa.

Antoine garde sur le visage la même expression, c'est-à-dire aucune. Sa lèvre inférieure s'est désolidarisée de la supérieure et son menton parsemé de picots blancs tombe, puis se relève, il va dire quelque chose, mais se tait.

— Ah là là..., finit-il par souffler en baissant les yeux. La diversion a opéré, il a oublié sa question.

— J'ai tout fait foirer, continue Zola. Si tu savais... C'est la merde. Victoire va me passer un savon.

— Victoire, répète Antoine.

Zola hésite, puis elle précise :

— Victoire, c'est ma grande sœur, ton autre fille. Tu en as trois, l'aînée c'est Marthe.

Il la regarde un instant, puis il lui passe un bras autour des épaules et l'attire contre lui. Surprise, mais cédant au réflexe, Zola enfouit sa tête dans le creux du cou de son père. Elle se love dans la chaleur rassurante, se laisse rattraper brutalement par l'enfance. C'est comme avant, comme toujours, quand toujours existait encore. Les bras de son père l'enveloppent, comme au temps de ses déboires d'adolescente, comme lorsqu'il consolait la petite fille. Comme deux ans plus tôt, lorsque Antoine était encore suffisamment lui-même pour recueillir dans le creux de sa clavicule toute la douleur qu'Aline laissait derrière elle.

Il ne sent plus du tout la clope, pense Zola. Contre la peau de son père qui la réconforte comme pour de vrai, ça sent l'aigre et la lessive, là où autrefois Antoine portait une odeur tenace de cigarette froide. C'était son parfum, sa patte, sa signature. Il clopait comme un cowboy, Antoine. Il en connaissait le danger et ne le minimisait jamais, interdisait à ses filles de commencer, arguant que s'il pouvait revenir en arrière il ne s'y mettrait pas lui non plus, mais qu'il était dedans depuis trop longtemps, et que décrocher après toutes ces années c'était si dur que, dommage, mais c'était comme ça, il n'y arrivait pas. « Tu vas finir par avoir un cancer ! » se plaignait Aline, rongée par l'angoisse.

— Ah là là, répète Antoine.

— Je ne sais pas trop si je peux te raconter...

— Bah, soupire Antoine.

Les mots se bousculent contre les lèvres de Zola comme des prisonniers tâtant le mur de leur cellule pour trouver un moyen de s'évader.

J'aimerais réussir ma vie, merde, pense-t-elle. Voilà ce qui se passe aujourd'hui.

J'aimerais mettre la main sur un plan qu'on déplierait, comme ces cartes que tu étudiais, Papa, lorsque nous partions en vacances. Tu les scrutais longtemps, les yeux plissés, en te grattant le menton. Tu disais toujours qu'il y avait une route pour aller partout et que, dans la vie, la seule chose importante, c'était de trouver cette route. Une fois qu'on l'avait, on était sûr d'arriver là où on le voulait. Tu traçais des croix sur les étapes à franchir, tu entourais l'arrivée au feutre rouge.

J'ai besoin de tracer mes croix et de trouver mon arrivée, Papa. Je crois que je ne sais pas conduire.

Elle sort la tête de la nuque de son père pour lire son visage. Elle y trouve l'absence et l'opacité. C'est ainsi, désormais. Il est là, il n'est pas là, on ne sait jamais trop. Ils n'auront pas la conversation dont elle a besoin. Alors Zola fait simple.

— Ce matin, j'ai traité mon patron de sac à merde.

2

LE SOIR, ZOLA TRAÎNE sa morosité sur les trottoirs brillants de la banlieue. Sous ses pieds, la neige n'est plus qu'une flaque triste qui dessine en zigzag le reflet des lampadaires. Elle a du mal à respirer. Son espèce d'asthme. Diagnostiquée par personne, simple observation personnelle, sa difficulté respiratoire est un phénomène récent. Ce n'est pas véritablement de l'asthme, au sens médical du terme. C'est donc une espèce d'asthme.

Il s'est manifesté pour la première fois il y a trois ans. Zola s'en rappelle sans mal parce qu'à l'époque Aline était déjà malade. Elle peut dater les événements à partir de la maladie de sa mère. Si, dans ses souvenirs, Aline est en pleine forme, cela date de plus de cinq ans. Si Aline est malade, moins de cinq ans. Si Aline n'est plus là, moins de deux ans. Lorsque Zola a commencé à traverser ces épisodes d'essoufflement pendant lesquels sa poitrine s'écrase, Aline était toujours vivante, dans son fauteuil, pas encore

alitée. C'était donc il y a trois ans, trois ans et demi, pas davantage.

Quand Zola peine à respirer, elle pense à sa mère. Le reste du temps, elle y pense aussi.

« Êtes-vous de la famille de Mme Aline Prioux ? » avait demandé la voix au téléphone sans dire bonjour. C'était un mois de septembre, la première fois qu'Aline était tombée. La première fois qu'elle s'était retrouvée à l'hôpital. L'infirmier des urgences avait trouvé le numéro de Zola dans le téléphone de sa mère, qui s'était écroulée au supermarché, au rayon mouchoirs et papier toilette.

« Tu parles d'une mise en scène ! avait plaisanté Aline. C'était pour vous faire rire ! On dit "tomber dans les pommes" mais moi, j'ai du style, je tombe dans l'essuie-cul ! »

En arrivant à l'hôpital, Zola avait trouvé Victoire agrippée à la main molle d'une Aline blême, malgré ses tentatives d'humour. « Te voilà, ma vilaine », avait murmuré cette dernière en apercevant sa benjamine. Et Zola avait souri à sa mère, comme pour poser un masque facile sur son anxiété. Ce jour-là, les choses n'étaient pas allées plus loin. On avait détecté un manque de potassium et conseillé à Aline de se rendre chez son médecin traitant pour faire des analyses supplémentaires. On n'était pas inquiet. Il fallait surveiller, et qu'elle mange des bananes. Beaucoup de bananes. Aline était tombée dans le papier toilette : une expérience hors du commun, sans doute, mais qui n'avait rien de dramatique.

Mais une autre chute avait suivi, dans la cuisine, qui n'avait plus fait rire personne. Aline lâchait des objets, ses jambes peinaient à la porter. Elle s'était reposée, elle avait mangé des bananes, beaucoup de bananes. Elle était retournée voir son docteur.

Les trois sœurs avaient été convoquées chez leurs parents. Un appartement en proche banlieue parisienne, où Zola se réfugie ce soir. Elle y avait trouvé sa mère, assise à la table de la cuisine avec Victoire et Marthe. Debout à côté d'elles, un Antoine mutique, auquel l'angoisse tordait le visage.

Si Marthe était venue, c'est que c'était grave.

Les mots s'envolèrent de la bouche d'Aline, tout de suite, comme on remet une épaule dans son axe, sans attendre, d'un coup sec. La maladie de Charcot. Crac.

Après cela, Zola n'avait rien écouté. *Charcot*. Voilà ce qui renversait sa mère au rayon papier hygiénique. Voilà ce qui faisait glisser les tasses et les casseroles de ses mains, et la faisait trébucher souvent. *Lorsque l'on donne à une maladie le nom d'un homme, c'est qu'elle est redoutable*, s'était dit Zola. Elle avait observé son père : en quatre mots, il était devenu un vieillard. Marthe avait promis qu'on se battrait et Victoire s'était levée pour préparer du café. Mais Zola, elle, était restée sur sa chaise, interdite, pendant que dans sa tête tournait ce nom terrible, cette maladie qui faisait tomber sa mère et, avec elle, toute sa famille.

Elle passe le seuil. L'appartement de ses parents n'est pas le lieu dans lequel elle a grandi. Ils vivaient du côté de Rungis, dans une maison petite, confortable, pratique, au milieu d'une rue où s'en alignaient cinquante autres, identiques à la leur.

Elle était bordée d'un jardin où rouillait le portique de la balançoire qui avait fait le bonheur des trois sœurs, puis des enfants de Marthe et de Victoire. À dix-neuf ans, Zola était partie et ses parents avaient voulu vendre. C'était trop grand pour deux et loin de tout. Aline aimait l'idée de vieillir dans un centre-ville, où elle pourrait

faire ses courses à pied, aller au marché, et prendre le RER si elle voulait voir Paris. La vente couvrirait le prix d'un appartement. Et s'il restait de l'argent, ce serait pour partir en vacances.

Ils ont trouvé ce trois-pièces. Il contenait une chambre pour eux, et une seconde, pour leurs petits-enfants. Lorsque c'était nécessaire, on déplaçait le canapé du salon pour caser tout le monde.

Pendant des années, Aline a fait à pied ses courses, son marché, et ses virées dans Paris. Elle a reçu parfois ses petits-fils et son unique petite-fille. Elle est partie en vacances. Ensuite, elle s'est mise à tomber.

L'appartement est vide à présent, comme celui de Zola, le week-end, depuis que Quentin l'a quittée. Elle est restée, paye seule le loyer. Elle n'a pas voulu chercher autre chose. Quentin est parti si vite. Au début, elle attendait qu'il revienne, comme on le fait après une dispute. Ça fait six mois, il n'est pas rentré, Zola est fauchée.

Comme elle rend visite à Antoine tous les samedis et qu'elle n'est jamais pressée de retrouver sa solitude parisienne, Zola a pris l'habitude de se rendre chez ses parents en rentrant des Érables, qui se situe dans la même ville parce qu'avec Marthe et Victoire elles pensaient que c'était mieux pour Antoine.

Son téléphone vibre. C'est Victoire.

Avant de parler à sa sœur, Zola s'accorde le temps d'ôter ses chaussures et de lâcher son sac sur la moquette usée de l'entrée. Dans la cuisine, elle s'immobilise et frissonne, sa bouche fume comme si elle était dehors. Il n'y a rien à faire. La gardienne, Emilia, le lui a réexpliqué il y a deux semaines : c'est un vieil immeuble. Dans la cuisine, un trou rectangulaire couvert d'une grille inutile perce le mur, ça se faisait, avant, pour évacuer le

gaz. Et comme il est derrière le meuble évier, on ne peut pas l'atteindre, on ne peut pas le fermer, il faut donc laisser rentrer l'hiver la moitié de l'année et avoir froid dans la cuisine, en veillant à garder la porte fermée afin de ne pas réfrigérer le reste de l'appartement.

Zola rejoint l'évier et se réchauffe les mains sous un jet d'eau brûlante, quitte la cuisine vers le salon, où elle décide d'oublier de rappeler sa sœur. Que lui dirait-elle, de toute manière ?

« Aujourd'hui j'ai traité mon patron de sac à merde. » ?

Victoire est la dernière personne à qui elle a envie de le raconter. « Tu as recommencé ! » lui reprochera-t-elle avant de réciter la liste des emplois que Zola a quittés de manière soudaine. Il y en a eu trois. Sa sœur lui dira qu'elle ne tient pas en place, qu'elle manque de maturité, et d'ambition, qu'elle a un *schéma*, mot puisé dans les livres de psychologie que Victoire dévore afin d'en imposer les théories aux personnes qu'elle n'a de cesse d'éclairer sur elles-mêmes. Victoire est juriste dans une ONG. La psychologie, c'est pour le loisir, une passion dont elle fait profiter tout le monde.

Zola aimerait éviter que Victoire explore ces trois « sac à merde » à la loupe de son savoir. Qu'elle les traduise en *faillite narcissique* ou en *crise d'individuation*, ce genre de termes dont on ne sait jamais s'il faut les prendre avec optimisme.

Chez Antoine et Aline, Zola range un peu chaque semaine. Elle fait la poussière sur les meubles du salon, elle se raconte que c'est pour se rendre utile qu'elle traîne dans l'appartement vide de ses parents. Ses sœurs ne sont pas au courant. Zola leur raconte qu'il lui arrive de venir pour nettoyer un peu, elle ne leur dit pas qu'elle reste dormir. Et que c'est tous les samedis. Depuis six mois.

Ce soir, elle n'y voit que grâce au lampadaire de la cour de l'immeuble, qui fait entrer son halo rougeâtre par la porte-fenêtre du balcon. Elle allume chaque lampe de l'appartement. Celle du salon, celle du couloir, celle de la chambre où elle dort, et enfin celle de la salle de bains, où elle ouvre le robinet de la baignoire. Zola n'aime pas que cet appartement soit plongé dans le noir, il a vu assez d'heures sombres comme ça. Dans l'armoire de la chambre, qui est devenue la sienne puisque plus personne n'y dort, elle a laissé quelques affaires. Elle attrape un pyjama, une paire de chaussettes, les dépose sur le lit. Elle se glisse ensuite dans le bain chaud, où sa peau picote au contact de l'eau.

Sac à merde.

C'était mérité, pense-t-elle. Était-ce mérité ? Existe-t-il de bonnes raisons de traiter son patron de sac à merde ?

Quand même, avec ce que je sais de lui...

Elle brasse une montagne de mousse, la fait exploser d'un revers. On balaye, on efface.

Elle enfonce la tête dans l'eau.

Zola se couche tôt, le dos calé contre trois oreillers empilés, et accoudée à la pile de bandes dessinées qu'elle a posée à côté d'elle sur le lit. Antoine en possède une collection qu'il a complétée toute sa vie. Avant, Zola ne lisait pas de BD.

Alors qu'elle ouvre un premier album, une clameur éclate sous son lit. Chaque samedi soir, dans l'appartement du dessous, la voisine allume la télévision ou la radio et pousse le volume de l'appareil à son maximum. Le cœur de Zola trébuche, s'affole et ne retrouve plus son rythme.

Elle ne connaît pas cette femme. Elle la croise parfois, c'est tout. Aline bavardait avec elle. Aline aimait discuter avec les gens, elle aurait rendu un ermite

sociable, la conversation était l'un de ses talents les plus remarquables. Depuis qu'elle vient, Zola s'est acheté des bouchons pour les oreilles. Elle n'est pas très « voisinage ».

Ce soir, pourtant, c'est différent. Parce que c'est le soir d'aujourd'hui, et qu'aujourd'hui, Zola a déjà contredit plusieurs de ses habitudes.

Une voix d'homme fait trembler le mur, dans son dos. Au ton déclamatoire qu'elle distingue sans mal, elle comprend qu'il s'agit d'un documentaire.

Elle agite les jambes pour chasser sa couette et bon-dit hors de son lit. En un éclair, elle est sur le palier et descend. Sur le marbre usé, le froid chatouille la plante de ses pieds nus. Et voilà Zola, devant l'appartement de la dame du dessous. En pyjama.

Derrière la grosse porte en bois foncé, on ne distingue qu'un pâle filet sonore. Presque rien. Zola comprend pourquoi personne dans l'immeuble ne semble se plaindre du bruit que fait cette femme. On ne l'entend nulle part aussi bien que depuis sa chambre, chez Antoine et Aline. Une lassitude brusque l'agrippe, qui lui ramollit le dos et alourdit ses paupières. Le silence, la nuit et l'absurdité de parler aux gens. Zola veut son lit, le froid lui glace les chevilles, tant pis. Puisqu'elle est là, elle donne trois coups à la porte, persuadée qu'elle n'obtiendra aucune réponse. Après quelques secondes elle reproduit le geste. Au moins, elle aura essayé.

Le choc de ses phalanges sur le bois creux résonne dans tout l'immeuble et elle craint qu'un voisin se plaigne de son bruit à elle. Enfin, la serrure grince. Elle retient sa respiration. La porte s'ouvre mais si peu... Elle plisse les yeux, pour mieux y voir à travers la fente obscure d'où s'élève un « Ouuuuuu ! » très long, dépourvu de contrariété et, même, enjoué.

Zola n'a pas envie d'une dispute qui la piégerait sur ce palier qu'elle est pressée de quitter.

Alors, en approchant ses lèvres de l'embrasure, elle cherche une formulation cordiale pour en finir vite et obtenir de sa voisine que... Pour obtenir quoi ? Elle a oublié, elle ne pense qu'au froid qui lui crispe désormais tout le corps.

— Je... euh... hmm... Je suis votre voisine du dessus, hésite-t-elle en veillant à parler assez fort pour que la dame l'entende, mais suffisamment bas pour que les voisins n'aient aucun reproche à lui faire.

Avant qu'elle ait le temps de balbutier autre chose, la femme lâche un « Oh ! » enthousiaste et referme aussitôt la porte sur le nez de Zola. Au terme d'un tripatouillage appliqué, la porte s'ouvre, pour de bon cette fois. Zola découvre une petite dame âgée, dont elle ne voit d'abord que le vaste regard bleu. On lui donnerait tous les âges. Son visage dit cent ans, ses yeux n'en annoncent pas vingt. Ils sont d'un bleu fou, un bleu lumière, un océan qui épouse un ciel d'été, et immenses. De grosses boucles de poupée posent leurs virgules blondes sur le haut de son front. La femme est en pyjama, elle aussi. Un ensemble crème et froissé, décoré de violettes. Le haut est une chemise et le pantalon, de travers.

La voisine s'écarte pour laisser passer Zola, comme si elle avait attendu sa visite.

— Entrez, entrez ! lance-t-elle.

Elle n'a pas l'air surprise, mais *contente*.

Elles se font face, en pyjama et en silence. Zola tente de rattraper le fil des reproches qu'elle est venue déposer et que l'hospitalité de la femme a désamorçés. Du coin de l'œil, elle devine l'appartement agencé à l'identique de celui de ses parents. La cuisine à droite en entrant, le salon à gauche, donnant sur le balcon qui surplombe

la cour. En face, un petit couloir distribue tout le reste. Les toilettes, la salle de bains et, à gauche, les chambres, d'où vient le bruit qui l'a précipitée jusqu'ici.

— Votre télé est très forte, dit-elle.

Le son, précise-t-elle alors en pointant son index vers son oreille droite, comme pour clarifier que c'est par là que s'entendent les bruits.

Mais comme la femme n'exprime rien d'autre qu'une joie muette face à cette visite inopinée, Zola ajoute :

— Je l'entends depuis mon lit.

Sans rien dire, la voisine lui tourne le dos et s'engage dans le couloir. Zola en profite pour étudier la décoration. Elle remarque quelques meubles de facture classique, du bois clair, des tissus doux, des piles de livres à même le sol, près du canapé, et un buffet massif lui aussi chargé d'ouvrages.

Elle attend, hésite, rejoint la femme dans la semi-obscurité du couloir. *On ne se connaît même pas*, songe-t-elle lorsqu'elle retrouve le sourire vivace qui l'attend à l'entrée de la chambre. Sur une table si large qu'elle mange la moitié de la pièce, un écran plat débite en hurlant un documentaire sur la ville sainte de Jérusalem.

Il y a contre le mur un lit défait, dont les draps semblent avoir été jetés à la hâte. Zola pense au sien, qui l'attend juste au-dessus, à ses trois oreillers, à sa pile de bandes dessinées. Tout de suite, ce serait ça, sa Terre promise.

— J'entends votre télé, très fort, répète-t-elle.

— Ah, oui.

La femme hoche la tête avec son sourire indélébile. Un silence laisse place à une prière, probablement en hébreu, que leur chante l'écran.

— Peut-être que si vous mettiez un casque..., tente Zola. D'ailleurs, si ça se trouve, vous entendriez mieux.

Mais déjà sa voisine la frôle pour ressortir de la chambre. Elles rejoignent l'entrée et l'inutilité de sa démarche accable Zola de sommeil.

— Bon, je vais me coucher, annonce-t-elle.

La petite dame lui tend alors une main si fine que Zola a peur de la briser en la serrant.

— Moi, c'est Yvonne.

Zola hoche la tête, lâche la main délicate, mais les yeux bleus la fixent. Elle a l'impression qu'elle leur doit une réponse.

— Zola.

YVONNE AVAIT PRÉVU D'ENVOYER le message ce soir. Elle l'avait noté sur le calendrier en carton accroché au mur, au-dessus du radiateur de sa cuisine, là où elle inscrit toujours ses rendez-vous : « vendredi 22 décembre, envoi mail ». Sans autre précision. L'affaire était clandestine.

Elle voulait le faire avant Noël.

C'est une idée qui est venue jusqu'à Yvonne, elle ne sait plus comment. On se rencontre avec les idées, parfois longtemps après qu'elles ont germé. Certaines s'envolent, comme si elles n'avaient aucune prise sur la réalité. Celles qui restent sont celles que l'on doit écouter.

Cette idée-là, Yvonne compte n'en parler à personne. Ce n'est pas qu'elle en doute, ni qu'elle en a honte. C'est le genre de projet qui se pèse, s'explore et se laisse mûrir. Elle a enquêté, elle s'est renseignée, elle a fouillé jusque dans des endroits où l'on ne voulait pas de ses questions.